

Christine DÉTRETZ, 2014, *Sociologie de la culture*,
Paris, Armand Colin, « Cursus », 192 p.

Hervé Glevarec



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/2980>

DOI : 10.4000/ress.2980

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2015

Pagination : 329-332

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Hervé Glevarec, « Christine DÉTRETZ, 2014, *Sociologie de la culture*, Paris, Armand Colin, « Cursus », 192 p. », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 53-1 | 2015, mis en ligne le 29 avril 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/2980> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.2980>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Librairie Droz

Christine DÉTREZ, 2014, *Sociologie de la culture*, Paris, Armand Colin, « Coursus », 192 p.

Hervé Glevarec

- 1 *Sociologie de la culture* est un manuel qui se donne pour objectif de faire un état des lieux de ce domaine particulièrement significatif de la sociologie en France, en insistant sur l'articulation des terrains, des méthodes et des théories. Il fait suite à au moins trois manuels publiés sur le thème : Y. Lamy et M. Béra, *Sociologie de la culture* (2003, Armand Colin) ; Ph. Coulangeon, *Sociologie des pratiques culturelles* (2005, La Découverte) ; L. Fleury, *Sociologie de la culture et des pratiques culturelles*, (2006, Armand Colin). L'ouvrage consiste en sept chapitres qui abordent l'histoire de ce secteur, depuis les premières productions chiffrées de pratiques culturelles jusqu'aux terrains actuels et leur dimension renouvelée par le numérique, en passant par l'exposé de la théorie centrale de la distinction culturelle, ses amendements et les perspectives différentes existantes (*cultural studies*, réception, genre).
- 2 Le premier chapitre revient sur la tradition d'analyse des pratiques culturelles en France qui associe, dès les années 1960, milieu académique et affaires culturelles. Christine Détrez indique que les enquêtes lancées alors « témoignent des inégalités sociales d'accès à la culture », où une théorie domine, celle de la « distinction » de Pierre Bourdieu. Cette dernière trouve d'abord à s'exprimer, dans *L'Amour de l'art* (Minuit, 1966, écrit avec Alain Darbel), à travers un modèle qui est celui de la compétence culturelle avant de s'axer sur les fonctions sociales de la culture dans *La Distinction* (Minuit, 1979).
- 3 Le deuxième chapitre porte sur les critiques adressées à ce modèle de la distinction, qui sont de plusieurs sortes : celle d'une posture trop exclusivement *légitimiste*, par Claude Grignon et Jean-Claude Passeron dans *Le Savant et le Populaire* (1989) ; celle de la domination *classique* des dominants qui montre que « les cultures savantes ne constituent pas la culture dominante des groupes dits "supérieurs" » (p. 41) ; et, enfin, celle de l'*éclectisme* culturel, dont la valeur sociologique de métamorphose ne convainc

toutefois pas l'auteure. On peut noter à cet égard la persistance d'une lecture particulière de *La Culture des individus* de Bernard Lahire (La Découverte, 2004), « qui ne rompt pas avec le déterminisme » (p. 51), et qui consiste à en retenir l'idée que « des pratiques diverses peuvent coexister chez un individu, entraînant des “dissonances culturelles” » (p. 48). Il est cependant moins question pour Bernard Lahire d'interroger les pratiques que de pointer le caractère variable de leur légitimité, ce qui n'est d'ailleurs pas sans effet circulaire, puisque cela revient à recueillir de la « dissonance » là où on l'y a préalablement mise.

- 4 À la question de la pertinence actuelle du modèle de la distinction, qui est posée dans le troisième chapitre, l'auteure répond de façon plutôt positive. Elle revient sur le relativisme historique de la valeur des biens culturels et le moment particulier de « “sacralisation” de la culture » à la fin xix^e siècle qui s'est manifestée à l'endroit du théâtre, de l'opéra et des musées. Elle examine notamment le modèle de la « tablature » et critique le point de vue qui pense « difficilement conciliable » (Olivier Donnat) l'articulation d'une stratification sociale et d'une structuration par la génération des pratiques. Elle conclut ainsi : « Même si à l'école aussi, la culture classique devient de plus en plus marginale, même si l'école a perdu une bonne partie de sa capacité à agir comme instance de légitimation culturelle au profit des industries culturelles d'une part, de la société des pairs d'autre part, le capital culturel et ses effets perdurent » (p. 67).
- 5 Le quatrième chapitre rend compte de l'idée que « les enjeux de légitimité ne suffisent pas à épuiser le rapport à la culture et aux pratiques ». Des auteurs ont mis en avant des variables sous-estimées comme l'âge, le contexte de la pratique ainsi que les publics, à travers leur expérience des œuvres et la biographie des individus. Le goût et l'amateur sont les objets d'un nouvel intérêt. Mais un doute saisi l'auteure qui ne veut pas voir dans la sociologie réflexive du goût une objection à la théorie déterministe des goûts.
- 6 Christine Détrez accorde en outre une place conséquente aux *cultural studies*, dans le cinquième chapitre, dont elle situe l'apport au niveau de leur étude des réceptions différenciées, en rupture avec la tradition critique *a priori* de l'école de Francfort, tout en pointant certaines versions populistes.
- 7 C'est cette attention à la réception qui va constituer le sixième chapitre. L'auteure y examine la réception rattachée à Michel de Certeau des « lecteurs-voyageurs », les différents travaux sur les types de lectures qui tous réservent une place à une « lecture pure » aux côtés des lectures « éthico-pratiques ». L'auteure revient particulièrement sur ce point qui oppose une critique de l'idée qu'il existe une « lecture savante » et le maintien d'une « lecture » qui serait normativement bonne. Elle termine ce chapitre sur une théorie de l'interprétation variabiliste du sens des œuvres (peintures, films) *tout en rappelant* que la « réception est toujours socialement située » (p. 137).
- 8 Le septième et dernier chapitre porte sur les « renouvellements contemporains » qui se caractérisent par la place prise par les pratiques amateurs – lesquelles continuent de se diffuser et bénéficient de l'espace Internet en élargissant leurs significations vers l'expression ou l'autonomie –, par les déplacements des identités de genres que la culture opère et, enfin, par le domaine des pratiques juvéniles, devenu un champ de recherche particulièrement dense, notamment grâce aux études lancées par le ministère de la Culture des dernières années. L'auteure conclut que « la forte inertie des stratifications culturelles n'est ainsi pas exclusive du déclin relatif de certaines pratiques réputées les plus légitimes [...], même chez les catégories qui en étaient

traditionnellement les plus adeptes » (p. 166). On est tenté ici de demander comment cela est réellement possible sans jouer avec les mots : si les pratiques légitimes déclinent, est-il vraiment pensable, ne serait-ce que logiquement, que cela n'affecte pas les stratifications culturelles ?

- 9 Je ferai quelques remarques sur le fond du propos qui sous-tend cet ouvrage. On peut noter, tout d'abord, que le livre est parcouru de phrases interrogatives qui semblent indiquer que l'auteure hésite à asserter, comme si elle soufflait le chaud et le froid : « Tous ces changements n'aboutissent-ils pas à l'affaiblissement de la croyance en la supériorité de principe de la haute culture même chez les plus instruit-e-s et ne sonnent-ils pas le glas de la forme de légitimité et donc de la notion de culture comme instrument de domination, dans un contexte qui serait alors celui de la diversité et du multiculturalisme ? » (p. 63) Le point d'interrogation permet de laisser entendre une opinion tout en la déniait.
- 10 En écho aux lectures *misérabilistes* ou *populistes* des cultures dominées, telles que caractérisées par Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, je dirais que cet ouvrage adopte, en miroir, les deux postures du savant dans ses rapports aux dominants, en sociologie de la culture, à savoir l'*élitisme* et l'*exclusivisme*. Ces deux postures consistent à tout accorder aux catégories supérieures ou diplômées : celles-ci sont, à coup sûr, *exclusives* dans leur pratique et leur goût (« l'éclectisme ne s'exerce pas dans n'importe quelle condition » (p. 68), formulation étrange pour parler de préférences) et sont, toujours, *élitistes*, puisque ce qu'elles touchent devient distingué (« l'éclectisme n'est-il pas en soi une nouvelle forme de distinction ? », p. 68). En effet, une sociologie dont la nature est d'être *objectiviste* (où le sens des pratiques est rapporté *in fine* aux positions socioprofessionnelles) ne peut échapper à la règle, très flatteuse pour les catégories supérieures, mais peu critique, qui veut que ce qui fait la valeur des choses c'est la valeur des personnes qui les manipulent. La théorie de la domination prend alors le risque de devenir une théorie de domination. De fait, pour maintenir son objectivisme des rapports sociaux de domination, cette théorie doit douter, par exemple, de la véracité des opinions de tolérance (p. 71) ou des méthodes d'enquête elles-mêmes (le questionnaire est ainsi susceptible de produire un « éclectisme de façade », p. 69).
- 11 Toutefois, le fond de l'affaire culturelle est sauf : en effet, la désirabilité implicite de la culture demeure non questionnée et la réflexion critique sur les concepts centraux de la sociologie de la culture est absente. Rappeler « la persistance du relevé statistique des inégalités » (p. 72) exige, à nos yeux, un examen critique, que la notion d'inégalité soit examinée et justifiée.
- 12 Nous terminerons sur une note d'amour qui plaira aux théoriciens de l'argumentation par son usage de la réfutation par analogie logique à points de suspension : « Expliquer les déterminismes qui conduisent telle ou telle personne à préférer telle ou telle pratique ne signifie nullement que cette pratique n'ait aucun sens pour la personne en question », écrit Christine Détrez. « Ce serait comme dire qu'expliquer sociologiquement les conditions de probabilité de formation des couples [...] reviendrait à nier l'existence des sentiments et la sincérité des personnes... » (p. 94). Si l'analogie est valable, pourquoi, peut-on se demander, un point ne termine pas la seconde proposition ! N'est pas amoureux qui veut.

AUTEURS

HERVÉ GLEVAREC

CNRS, Paris – Laboratoire Communication et Politique